

FACETTES DE LINGUISTIQUE RATIONELLE

offertes à RICCARDO AMBROSINI
pour ses quatre-vingts ans

Nunzio LA FAUCI
Université de Zurich

Ne parlons ni d'*axiomes*, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*.

F. de Saussure¹

1. Le langage est la relation entre être et expression, qui crée à la fois l'un, en tant qu'être s'exprimant, et l'autre, en tant qu'expression de l'être.
2. À leur tour, être et expression sont des rapports.
3. L'expression est la relation entre interprétation et production (audition et phonation en sont les corrélés matériels, le cas échéant) : le rapport crée à la fois l'une et l'autre (et jamais l'une sans l'autre).
4. L'être est la relation entre un terme objectif et un terme subjectif, un *obiectum* et un *subiectum*, créés par leur rapport réciproque et, encore une fois, jamais l'un sans l'autre.
5. En somme, le langage est une fonction de fonctions : il est la fonction qui corrèle fonction cognitive et fonction expressive et en établit les valeurs réciproques, les conditions d'existence.
6. Dans ce sens-ci, le langage est une fonction existentielle et créer équivaut à déterminer des valeurs réciproques, fonctionnelles.
7. L'existence est une valeur corrélative, totalement dépourvue de résidu ontologique.
8. Comme le langage écrit, le langage parlé n'est qu'une manifestation, et très partielle, de l'activité linguistique, dont la plus grande partie se déroule de manière silencieuse, inobservée et, il ne faut jamais l'oublier, inobservable. La relation entre être et expression est surtout langage intérieur ou bien, comme on le nomme souvent, pensée.
9. L'organe linguistique par excellence est l'oreille (bien sûr, l'oreille physique en tant que forme, projection sensible de l'oreille de l'esprit).
10. Le produit (et, dans un certain sens, aussi la production) ne serait que du bruit, si (la relation avec) l'oreille ne venait en faire une hypothèse d'expression et par là une hypothèse d'existence d'un être s'exprimant.
11. L'oreille fait de l'expression une donnée expérimentale, susceptible donc de vérification ou bien de réfutation.
12. C'est en écoutant que l'être apparaît, c'est-à-dire qu'il vient à la problématique subjective de (la conscience de) l'existence, et s'institue par là comme objet de connaissance : «Ce qui se fait entendre, c'est de l'expression ? L'expression de l'être ? Existe-t-il ? Et qui est cet être ? C'est moi ?».

13. L'état de cette conscience ne dépasse jamais la question et l'hypothèse : aucune certitude n'est possible.

14. L'oreille (de l'esprit, mais aussi l'oreille physique) s'exerce déjà avant la naissance d'un être humain et en particulier, à partir de la naissance, en dépendance avec la création par le langage de l'être et de l'expression.

15. Le premier cri d'un nouveau-né n'est que la manifestation d'une hypothèse d'expression qui entre aussitôt en rapport, à travers son oreille, avec une hypothèse d'être.

16. Dès lors, tout nouvel essai d'expression sera gouverné et mis en rapport par l'oreille, et au fond par le langage avec (le problème de) l'existence de l'être s'exprimant, qui ne trouve que par le langage à la fois son objectivation, c'est-à-dire son statut d'objet premier et fondamental susceptible de connaissance, et sa subjectivation, c'est-à-dire sa valeur d'être apte à l'(auto)connaissance, donc de manifestation occasionnelle et contingente de la capacité d'(auto)connaissance.

17. Par le langage, non seulement l'être et l'expression s'établissent mais encore, dans la relation avec son expression, l'être se fait à la fois *obiectum* et *subiectum*.

18. Du fait de la corrélation entre la fonction cognitive et la fonction expressive (qui établit dans leurs valeurs réciproques une interprétation et une production), l'*obiectum* (se) subjective et, ce qui revient au même, le *subiectum* (s')objective.

19. La communication n'est qu'un effet secondaire de l'expression et, en tout cas, sur la base de nos prémisses, son schéma ne correspond pas du tout à l'image simpliste du « circuit de la parole » que Charles Bally et Albert Séchehaye ont attribué à Ferdinand de Saussure, dans le paragraphe 2 du troisième chapitre du *Cours de linguistique générale*².

20. L'acte communicatif ne peut pas contourner le préalable d'une définition, toute linguistique, de l'être qui s'exprime.

21. Sans cette définition préliminaire, il ne serait pas même possible d'imaginer l'existence d'un siège de l'intention de communication, qui, du fait de sa nature subjective, n'est qu'une retombée marginale de l'instauration des valeurs réciproques d'existence d'un *obiectum* et d'un *subiectum*.

22. Avant de l'imaginer capable de songer à s'adresser linguistiquement à l'autre, il faut comprendre que l'être doit s'être instauré en tant que *subiectum*, ce qui n'est possible que par son objectivation expressive, qui à son tour lui a donné une assurance momentanée d'existence, dans la relation avec son expression (dont la production ne se fait que par le biais d'un rapport avec une interprétation).

23. D'ailleurs, aucune hypothèse d'existence de l'autre n'est formulable – et donc aucune communication n'est imaginable –, sinon en fonction d'une hypothèse d'existence du soi et à son tour cette hypothèse-ci ne vient au jour qu'en relation avec une hypothèse d'expression.

24. Cela est vrai de n'importe quelle activité linguistique, mais, s'il était possible, ce serait encore plus vrai de la littérature et de la poésie, c'est-à-dire des activités qui représentent les arts de langage, dont le fondement est justement une pure relation entre être et expression et non pas une intention communicative ou significative, dont la subsistance, bien au-delà de la conscience de ceux qui se trouvent à exercer ces arts, n'est que parasitaire.

25. L'expression littéraire (au sens large) se caractérise par des manifestations particulièrement systématiques, soignées, bien faites (quel que soit ici le sens de *bien fait*).

26. D'habitude, il y a une dépendance entre la réalisation d'une expression littéraire et l'établissement d'une tradition qui la concerne, l'élaboration de techniques constructives et l'invention de moyens idoines à l'affermir (l'écriture est l'exemple le meilleur mais pas le seul).

27. Une telle dépendance n'est compréhensible qu'en tant que manifestation d'un rapport entre une expression et des occurrences de l'être, l'une et les autres nécessitées au plus haut degré de preuves d'existence, qui ne peuvent être procurées que par un constant renouvellement, du côté de la fonction expressive, des interdépendances entre interprétation et (re)production et, du côté de la fonction cognitive, par une interaction confirmative (même virtuelle, mais permanente) du *subiectum* avec son objectivation (son œuvre) : en principe, l'un et l'autre sont propres à dépasser culturellement les limites biologiques que la nature impose aux êtres humains.

28. Le rapport entre expression et communication est donc logiquement et expérimentalement hiérarchique : la communication implique toujours l'expression et non pas l'inverse.

29. La communication est de nécessité évidente, manifeste, l'expression ne l'est pas.

30. Comme on l'a dit, l'immense majorité de l'activité fonctionnelle du langage est cachée et se déroule sans cesse et tacitement dans l'esprit des êtres humains (peut-être ailleurs aussi : on n'est pas en mesure d'exclure cette possibilité).

31. Sur le fondement de cette élaboration corrélative, immense et continuelle, des actes se font de temps en temps jour et il s'agit parfois d'actes communicatifs.

32. Juger du langage sur la base de sa façon de se présenter en dépendance des actes communicatifs, minces et sporadiques malgré leur apparence, serait comme juger de la composition géologique de la terre sur la base de l'image qu'en donnent les exploitations humaines de petites parties de sa surface.

33. Comme il a été observé plusieurs fois de façon critique dans l'histoire de la linguistique moderne (mais en vain, car la mauvaise herbe est inextirpable, d'où la nécessité de répéter sans cesse l'opération de nettoyage conceptuel et pratique), en dépendance avec l'idée courante d'une détermination du langage par la communication (mais pas seulement, si l'on doit croire à des propositions récemment avancées dans le cadre chomskien dit minimaliste), on relève un emploi banal et très répandu d'une notion de fonction, qui correspond à des questions comme « à quoi cela sert-il ? », « à quoi cela est-il bon, à quoi cela est-il destiné ? ».

34. Dans l'esprit de ceux qui (se) posent ces questions, dont l'apparence est d'être expérimentales et d'appeler des réponses très concrètes et aisément vérifiables, elles ne concernent pas seulement l'objet de la linguistique dans sa totalité, mais encore n'importe quel élément constitutif du langage, dont la connaissance serait de ce fait justement réduite à la détermination d'une fonction, sous un sens de fonction qui (qu'il se présente d'une manière plus ou moins sophistiquée dans l'esprit qui le conçoit) est pour l'essentiel illustré par un exemple comme « Le parapluie a la fonction de nous protéger de la pluie. Il est destiné à nous protéger de la pluie ».

35. On passe normalement sur le fait qu'une telle notion cache et implique toujours le lourd fardeau conceptuel d'une entité subjective capable d'intention (dont la preuve d'existence consiste précisément dans le fait de se manifester par le biais de cette intention : d'où la nature de cercle vicieux de cette vision prétendue fonctionnaliste) et capable de déterminer par là et selon une perspective téléologique ce qui existe (ce qui est simple à faire dans le

cas du parapluie, beaucoup moins dans le cas de n'importe quel élément du langage et du langage dans sa totalité).

36. D'habitude, ceux qui (se) posent de telles questions y trouvent aisément des réponses en hypostasiant leurs propres interprétations et par là, sans le déclarer, en se posant comme le sujet, même transcendantal, capable d'intention qu'ils prétendent analyser par le langage.

37. Il s'agit d'une attitude qui consiste à projeter dans l'objet d'étude les limites de l'imagination de celui qui l'étudie et il est compréhensible que cette pratique finisse par trouver très raisonnable, du point de vue de sa destination, la *ratio* de n'importe quel objet d'étude.

38. La présence si répandue, et souvent inconsciente, dans les disciplines linguistiques d'une telle attitude est un indice qu'aujourd'hui encore, et peut-être plus qu'hier et avant-hier, elles abritent une pensée et des méthodes préscientifiques (si l'on peut parler à ce sujet de méthodes : il s'agit vraisemblablement des retombées procédurales et argumentatives de croyances animistes profondes, aisément corrélées à un sujet aussi délicat que le langage).

39. Dans n'importe quel domaine, la connaissance scientifique n'a pu se développer qu'à l'instant même où la question « à quoi cela sert-il ? » (ou bien sa variante « qu'est-ce que cela signifie ? ») a été remplacée par des questions telles que « avec quoi cela se corrèle-t-il ? », « avec quoi cela est-il en rapport ? », « y a-t-il une dépendance entre ceci et cela? », en somme « en fonction de quoi cela est-il ? », où *fonction* a la valeur qu'on lui reconnaît dans des exemples tels que « La mortalité infantile varie en fonction des conditions d'hygiène » ou « L'état de l'eau varie en fonction de la température ».

40. Aucune autre valeur de *fonction* ne devrait apparaître dans un discours rationnel.

41. On pourrait objecter que l'attribution d'un caractère à une intention est, elle aussi, une corrélation fonctionnelle : cela serait vrai seulement si une telle intention était discernable par le moyen des faits indépendants du caractère dont on corrèle l'existence à l'intention, ce qui (peut-on affirmer) n'est jamais ou bien très rarement le cas.

42. On l'a remarqué, la prétendue explication téléologique n'est d'habitude qu'un cercle vicieux et cela explique son inéluctable succès.

43. Dans la pratique quotidienne et dans l'enseignement élémentaire de la linguistique, il y a des façons de s'exprimer apparemment innocentes qui encouragent pourtant des malentendus profonds et cachent une attitude qui finit par empoisonner toute activité.

44. On dit, par exemple, qu'une désinence verbale sert à exprimer la personne, le nombre etc. On affirme, sans trop réfléchir, que /f/ et /v/ s'opposent en français de sorte que l'on distingue entre /fɛ/ et /vɛ/. À vrai dire, ce qu'exprime une désinence n'est pas du tout facile à déterminer. Expérimentalement on n'observe qu'une circonstance fonctionnelle : une désinence varie en fonction de certaines autres variations ; personne, nombre, etc., ne sont que les étiquettes traditionnelles à l'aide desquelles ces domaines de variation, ces variabilités ont été d'habitude classées intuitivement, interprétées. D'ailleurs, la seule observation que l'on est autorisé à faire au sujet de la variation entre /f/ et /v/ est que les valeurs globales de /fɛ/ et /vɛ/, qui ne sont nullement représentées par leurs seules significations, varient en fonction de cette variation. Comme on le sait, une observation différente découle de la comparaison entre le premier et /φɛ/ ou bien entre le second et /βɛ/, car dans ces cas-ci les différences restent strictement locales : /f/ n'est pas /φ/, /v/ n'est pas /β/ et c'est tout, aucune conséquence n'en découle.

45. Variations globales en fonction de variations locales vs. absence de variations globales en présence de variations locales : voilà une image immédiate de l'opposition entre pertinence et non-pertinence et l'illustration la plus simple de la notion de système.

46. Tout cela est en relation avec la notion de valeur, comme on l'a dit – et on le sait grâce à Ferdinand de Saussure. Rien dans le langage ne trouve sa raison en soi-même : aucun caractère positif ne le détermine en fonction de sa valeur, qui n'est établie que d'une manière corrélatrice.

47. Toute existence linguistique est créée par la relation.

48. *Parl-o* 'je parle', *man-o* 'main' : dans les deux cas, le –o est précisément le même o. Mais ceci n'a aucune importance. L'expression (interprétation et production) ne s'en aperçoit même pas, si ce n'est qu'en tant que pur effet superficiel de manifestation des valeurs fonctionnelles. Personne ne perçoit les deux –o comme la même chose : ils sont pourtant identiques du point de vue matériel. En tant qu'objets linguistiques pertinents et expressifs, ils ne sont définis que par leurs rapports.

49. Et il ne faut pas croire non plus que le premier exprime la première personne du singulier de l'indicatif présent d'un verbe, tandis que le second exprime le nombre singulier et le genre féminin d'un nom. Les catégories sont des façons de dire et des résumés trompeurs, si l'on y fonde l'idée que personne, singulier, féminin, indicatif, présent, etc., sont des véritables faits linguistiques et non, comme elles le sont en réalité, les étiquettes de notre terminologie grammaticale, arbitraire et fondée idéologiquement, comme l'est et ne peut que l'être toute terminologie.

50. Les seules données qui comptent en fonction de leur détermination linguistique sont les rapports réciproques que les deux –o à la fois identiques et différents ont *in praesentia* avec le reste des séquences et *in absentia* avec tout ce qui peut les remplacer : –i, –a, etc., dans le premier cas ; –j et rien d'autre dans le second.

51. On touche ici à la découverte cruciale de Ferdinand de Saussure, la plus importante du point de vue méthodologique et procédural, sans laquelle le reste de sa pensée serait resté simple spéculation. La détermination des rapports syntagmatiques et associatifs ou (comme on les a désignés d'après Hjelmslev) paradigmatiques est la méthode pour capter avec précision la nature systématique du langage, qui (il ne faut jamais l'oublier) n'est pas une chose, mais une relation.

52. Le malentendu le plus profond qui ait concerné la pensée saussurienne et qui ait empêché, par là, la naissance d'une véritable linguistique rationnelle (l'histoire de la linguistique en tant que science est à vrai dire jusqu'à présent l'histoire d'un fiasco faramineux ; comme Saussure l'écrivit : « D'admirables bêtises vinrent au jour »)³, est l'idée que le système, en tant qu'objet, n'est que la disposition corrélatrice d'entités préexistantes au tout qui les ordonne, c'est-à-dire l'interprétation ontologique du tout et des parties qui devraient le constituer.

53. Cette interprétation banale a entièrement détruit l'envergure innovatrice de la pensée saussurienne.

54. Avant le procès corrélatif, avant les rapports il n'y a ni ensemble ni parties.

55. Le système est une relation et nullement un objet, dans la perspective banale du sens commun.

56. Les parties n'existent pas avant les relations fonctionnelles réciproques et avec le tout qui les concernent : rapport et caractère ou bien propriété sont la même chose.

57. La science n'a nullement besoin d'une ontologie, qui est au contraire si nécessaire au sens commun (et aux philosophes).

58. La connaissance scientifique du langage passe justement par une sortie définitive du sens commun (et des mauvaises philosophies).

59. Le langage ne fonctionne pas comme les jouets enfantins de construction, comme les *Lego*. Il n'a pas d'entités dites phonèmes mises ensemble pour constituer des morphèmes, ni des morphèmes pour constituer des mots, ni des mots pour constituer des propositions etc. C'est la corrélation qui crée, dans l'instant où elle s'établit, l'apparence des parties qui vont constituer la façon dont le tout apparaît.

60. Les mots n'existent pas : ils ne sont que des fantasmes d'une attitude métalinguistique (parfois consciente), qui classe les apparences et les hypostasie dans des buts pratiques, pour avoir des dictionnaires utiles comme supports à certaines pratiques linguistiques manifestes, mais surtout pour lutter contre l'*horror vacui* de la pensée naïve, qui ne manque pas d'affecter la grande majorité des prétendus spécialistes et qui aime se soulager avec le rêve d'une correspondance la plus adéquate possible entre les mots et les choses.

61. Mais pour abandonner l'idée que le langage n'est qu'une nomenclature, il ne suffit pas de détruire l'idée naïve d'une relation entre mots et choses, idée que sinon tous, au moins la majorité des linguistes affirment rejeter : il faut détruire la notion même de mot, comme l'idée de n'importe quelle unité ontologique. Voilà la démarche décisive.

62. Par exemple, pour comprendre l'état où la linguistique se trouve à présent, il suffit d'observer que ses tendances prétendues les plus avancées et innovatrices dans le domaine de la recherche syntaxique sont fondées sur l'idée que le lexique (ou bien une variante du lexique, plus ou moins sophistiquée) est à la base de toute entreprise de description et d'explication grammaticale et que l'analyse se fait encore à l'aide de notions catégorielles telles que nom, verbe, adjectif, etc., notions établies avant toute détermination des valeurs fonctionnelles (c'est-à-dire corrélatives) : les désignations des prétendus syntagmes le révèlent sans possibilité de doute.

63. Les déchets les plus ordinaires de la pensée aristotélicienne sont encore à la base de la réflexion et de la recherche linguistiques qui se prétendent les plus avancées.

64. Un autre exemple : le signifié et le signifiant sont des apparences et ils n'existent pas avant le rapport qui les crée à l'instant même où il les corrèle : ils ne sont que des valeurs d'une fonction. Aucune liste de signifiés n'existe, ni de signifiants, dans laquelle on pourrait puiser pour combiner un signifié et un signifiant dans un signe (du mot à la *Comédie* de Dante). Pourtant, on entend discuter du signifié par des prétendus spécialistes et lui attribuer le rôle ontologique de fondement de toute entreprise de description du langage et d'explication de ses mécanismes, comme s'il existait en tant que tel. On pourrait alors demander aux tenants de pareilles idées : un signifié manifesté comment ? Mais on attendrait en vain quelque réponse que ce soit.

65. Comme cela arrive toujours, l'erreur consiste dans l'hypostasie d'apparences, dans la postulation d'existence d'entités qui ne sont que des fantasmes.

66. Un fatras d'idées reçues, fixées dans une terminologie délirante et supportées par des interprétations profondément enracinées dans le sens commun le plus plat, entravent le développement d'une véritable pensée linguistique.

67. La paresse intellectuelle de la grande majorité des chercheurs (accompagnée de façon non paradoxale d'une grande ardeur pratique et d'un zèle idéologique conformiste) fait le reste.
68. Le système n'est jamais une donnée acquise, car le système n'est pas une chose.
69. Le système est un procès incessant de corrélation.
70. Le langage en tant que système se fait à chaque instant dans des formes superficielles toujours diverses.
71. Systématique, régulier, ce n'est pas son 'fait', mais son 'se-faire'.
72. Si les textes, comme on les voit, les mots, comme on les entend, peuvent nous sembler (et à juste raison) systématiques, c'est seulement parce que le procès qui les crée est systématique.
73. De ce fait, des dichotomies qui ont été attribuées à la pensée de Saussure, en tant que désignation d'objets spécifiques et distincts, n'ont aucune raison d'exister.
74. Telle qu'on l'a conçue, par exemple, la distinction entre *langue* et *parole* n'a pas de sens. La *langue* en tant qu'objet social, en tant que norme, en tant que structure, du point de vue rationnel n'existe pas.
75. De façon similaire la réduction de la *parole* à l'acte individuel, à la performance est trompeuse.
76. Toutes les manifestations de l'expression linguistique sont *parole*, toutes sont *langue*, du fait que toutes contiennent le système créateur qui les a rendues possibles en tant que manifestations de l'expression.
77. Saussure dit à Gautier (un des élèves de ses cours de linguistique générale) que la notion de *langue* ne lui servait que pour épurer l'étude du langage de toute hypothèque physiologique, comme elle l'était par suite des enseignements proposés par les Néogrammairiens.
78. La *langue* en tant qu'institution sociale est une notion parasite, qui est venue étouffer la seule notion linguistique pertinente : celle qui détermine le procès fonctionnel sous-jacent à toute manifestation de l'expression.
79. La dichotomie *synchronie-diachronie* est encore plus inutile et dangereuse. On l'administre aux débutants en linguistique sans avoir conscience de les condamner par ce fait à l'incompréhension de la véritable nature systématique du langage.
80. Il est encore pire de faire passer la linguistique diachronique pour historique: la confusion épistémologique est alors totale.
81. Comme toute étude philologique, l'étude historique se fonde sur le principe *verum et factum convertuntur* et, avant tout, est une façon d'instituer un objet expérimentalement compatible avec ce principe.
82. Dans le langage, en tant que procès incessant de création de valeurs, la vérité n'est pas la factualité, mais un rapport et un rapport n'est pas un fait, surtout ce n'est pas nécessairement un fait manifeste ou un fait dont la manifestation est constante.

83. Dans le langage, la vérité est toujours une valeur négative, une proportion, une opposition entre ce qui apparaît et semble avoir existence et ce qui n'apparaît pas.

84. Pour son statut conceptuel, la linguistique ne peut pas être historique, sauf si l'adjectif historique n'a plus de sens et peut être employé pour qualifier n'importe quel objet qui a une relation au temps (ce qu'on ne devrait pas faire, si l'on tient à l'adéquation terminologique et à la clarté conceptuelle).

85. En réalité, dans l'étude de l'expression, dans la linguistique, il n'y a pas de distinction à faire entre synchronie et diachronie.

86. Le système en tant que procès fonctionnel pénètre partout dans l'univers linguistique et le tourbillon du changement est la preuve la plus grande de l'essence systématique de l'expression linguistique.

87. Le maintien des rapports systématiques implique une énergie et une dissipation d'énergie. Les manifestations du langage changent en tant qu'effet du maintien intérieur de l'état d'équilibre, d'harmonie de la relation entre être et expression.

88. Étudier le changement linguistique signifie déterminer comment la permanence de l'harmonie systématique cause l'apparence du devenir.

89. Dans l'étude du langage, dans l'étude de l'homme, ni histoire ni ontologie.

90. Le chemin vers la connaissance du langage et vers la connaissance de l'homme doit encore être entamé.

NOTES

¹ *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris : Éditions Gallimard, 2002, p. 123

² Payot, Paris 1916, p. 27.

³ *Écrits*, p. 116.